

La guerre de Catherine

Julia Billet



Le livre

Nous sommes en 1941, c'est la guerre. Rachel Cohen s'appelle désormais Catherine Colin. Forcés de partir pour leur survie, les Juifs doivent tout abandonner, leur passé, leur famille... et même leurs prénoms. Ils doivent oublier cette vie d'avant, où se cacher n'était pas une nécessité. Dans sa fuite, Catherine emporte son Rolleiflex et des films. C'est ainsi que nous découvrons le quotidien d'une adolescente juive durant la guerre, ses rencontres, ses peurs mais aussi les quelques moments de répit et de grâce que lui offrira son art.

L'autrice

Julia Billet est née en 1962. Elle habite la région parisienne tout en songeant qu'il ferait bon vivre ailleurs, loin des villes, pour écrire, écrire, écrire... prendre le temps de savourer la vie. En attendant, elle écrit souvent la nuit après son travail de jour : son activité de formation pour adultes l'amène à rencontrer toutes sortes de gens dans des usines, des bureaux, des écoles, des prisons. Elle anime quelquefois des ateliers d'écriture avec des adultes ou des enfants. Dans sa vie, enfin, il y a les livres, ceux qu'elle dévore ou déguste lentement selon les jours et ceux que Kanelle, sa fille, lui conseille. Parfois, toutes les deux écrivent à deux mains, lisent à deux voix et rient aux éclats.

Julia Billet

La guerre de Catherine

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À ma mère et à sa force de vie

Soleil au zénith, inutile d'insister. J'attendrai que la lumière file douce; à cette heure, je ne ferai rien de bon. L'heure de midi n'offre aucune ombre, aucune place aux demi-teintes ni aux clairs-obscur. Rien ne vaut ce moment de fin de journée, entre chien et loup, quand le jour s'estompe peu à peu. Dernier coup d'œil sur le groupe de danseuses qui tournoient en robes légères, blanches corolles sur l'herbe verte et drue du parc, avant de repartir vers le château. J'ai juste le temps de déposer mon appareil photo et de rejoindre la bande; il sera bientôt temps de déjeuner de toute façon, et les cours reprennent à deux heures.

Monter quatre à quatre ces fichus escaliers jusqu'au deuxième, pousser la porte de la chambre que je partage avec trois filles, Sarah qui dort dans le lit du dessous, et les deux autres qui ne sont pas toujours drôles

ni commodos, des casse-pieds avec qui je n'ai pas grand-chose à partager, si ce n'est cet espace. Ranger avec soin mon Rolleiflex New Standard, cadeau inestimable du mari de la directrice, Pingouin, comme tout le monde l'appelle dans cette pension où j'habite depuis presque neuf mois. Enfin, en réalité, ce n'est pas vraiment un cadeau : c'est un prêt.

Il m'a nommée responsable de l'atelier photo, parce qu'il a remarqué que j'avais un plaisir – il a même dit, « une habileté » – à manier l'appareil photo et il a ajouté en s'adressant à la dirlo : « Celle-là a un regard différent de celui des autres élèves. » C'est bien la première fois que quelqu'un me trouve douée pour quelque chose. Jusqu'à ces derniers mois, j'ai plutôt été une élève assez médiocre qui n'a jamais intéressé les adultes, si ce n'est mon père et ma mère.

Pingouin doit pourtant y croire : il m'a confié son dernier achat, même si c'est en me faisant tout un tas de recommandations, entre autres, celle de toujours le ranger consciencieusement dans un coin abrité de la poussière. C'est un drôle d'homme, ce Pingouin. Il accumule les appareils photo, qu'il dépose avec soin dans une armoire vitrée de la salle commune de l'école. Il ne s'agit pas d'une collection : chacun d'eux a jusqu'alors tenu un rôle et une place

dans sa vie, le Leica 3 équipé d'un objectif Summar 2/50 attrape les jeux des plus jeunes à l'autre bout du parc, le Pocket Kodak s'intéresse aux paysages qui dessinent des horizons, le Lumière Nada équipé d'un film de 400 ASA se glisse dans la nuit les soirs de lune pour prendre l'air du temps. Il en a vingt-huit, et les plus anciens ont plus de cinquante ans. Il me les a tous montrés, décrits, en m'expliquant leurs particularités et leur fonctionnement. Il goûte particulièrement le travail à la chambre noire mais la guerre l'a, je l'ai bien compris, coupé de sa passion.

La guerre a commencé il y a bientôt trois ans et Pingouin, engagé volontaire, est resté prisonnier de longs mois avant d'être libéré. Je ne connais pas son âge mais pour sûr il est plus vieux que mon père. Assez vieux pour ne pas être rappelé sous les drapeaux. Il est revenu d'un camp de prisonniers après avoir côtoyé la douleur des soldats. Il m'en a confié quelques mots, au labo, alors que nous regardions les images de sa guerre apparaître dans les bacs. Il a soigné quelques jeunes gars quand il était infirmier volontaire et a tenté d'en rassurer d'autres, au bord de la mort. Il est rentré, lui-même blessé à la tête, après l'explosion du dispensaire dans lequel il travaillait. Heureusement, sa blessure était superficielle et il a repris rapidement

une vie normale. Enfin, normale... Il m'a murmuré, il y a une quinzaine de jours tandis que nous nous dirigeons vers la chambre noire, que ses nuits étaient emplies d'hallucinations où les souvenirs de ces longs moments passés au chevet de jeunes gens apeurés et mourants resurgissaient, emmêlés, confus, et pourtant d'une netteté effrayante.

La photo n'a jamais retrouvé la place qu'elle avait pour lui avant guerre. Je suppose que son regard est encore trop plein des cris et de la terreur de ces derniers mois pour se plonger pleinement dans le viseur. Il n'a pas hésité à me prêter son Rollei dernier cri, preuve qu'il n'a pas le goût pour l'instant à se remettre à la prise de vue.

J'étais arrivée depuis à peine trois mois, déjà curieuse de ce labo photo et de ces appareils dans la vitrine, quand il m'a interpellée pour la première fois, alors que j'étais penchée sur sa fameuse armoire remplie de ces objets intrigants. Il m'a demandé si je connaissais quelque chose à la photographie et a commencé à me parler du sténopé de Léonard de Vinci, cette boîte étanche, ancêtre de l'appareil photo, utilisée entre autres par le peintre Canaletto, pour mettre en perspective les paysages vénitiens, puis des premiers négatifs de Niépce, puis du daguerréotype, qui avait

selon lui révolutionné l'idée même de la réalité, puis d'Edison, d'Albert Kahn et d'autres grands hommes qui m'étaient tous inconnus jusqu'alors. Je l'ai écouté et je me suis laissé embarquer par toutes ses histoires.

C'est comme ça qu'il m'a mis un appareil photo dans les mains. J'ai tout de suite aimé photographier les corps en mouvement, les émotions du quotidien sur les visages. Ce n'est pas le sensationnel qui m'intéresse, non, je suis sensible aux poussières de la vie, à ces presque invisibles instants qui apparaissent dans les faisceaux de lumière, si toutefois on y prend garde. Il m'a expliqué quelques fondamentaux pour que je sache manipuler l'objet, mais rien de trop, juste de quoi me donner envie de chercher, sans craindre d'oser aller plus loin. Je me suis vite emballée, déjà à la recherche des demi-teintes et des lumières de fin de jour, impatiente de me débrouiller seule. Je l'ai entendu me traiter de «tête brûlée» et même se moquer de moi, avec un peu de dépit mais aussi de fierté; «elle croit tout inventer», a-t-il dit à son épouse, au réfectoire, assez fort pour que je puisse l'entendre. Je crois qu'il aime bien mon petit brin d'insolence. Lui-même a été de cette trempe au même âge, il me l'a avoué en riant.

J'ai pris l'habitude d'être à l'affût du moindre geste de tous les jours et de tous, du plus petit signe à fixer

sur la pellicule, mais je suis aussi capable d'attendre le moment propice pour déclencher. Je sais attraper, glisser mon œil dans les instants des uns et des autres et les mettre dans la boîte. Les copains, les professeurs, la cuisinière, l'économe ne me remarquent même plus. Ils ont pris l'habitude de me voir déambuler, l'appareil en bandoulière ou bien le nez penché sur l'objectif. Je me trimballe avec mon 6 x 6, une boîte rectangulaire que je prends à deux mains, bras demi-tendus devant moi, sans plus regarder les scènes en direct : le monde s'inscrit dans mon viseur au niveau de ma poitrine, juste au-dessus du deuxième objectif, et je décide d'arrêter le mouvement en un clic ou bien de le laisser poursuivre sur sa lancée, parce que ce n'est pas la bonne heure ou l'instant décisif. Pingouin m'a transmis sa passion et je crois qu'il en est rassuré, et même heureux, comme si je faisais vivre une part de lui, celle qu'il a perdue dans cette saleté de guerre.

Il m'a laissé la clé de l'armoire vitrée, qui non seulement recèle sa multitude d'appareils, mais aussi plusieurs kilomètres de film à embobiner et des produits chimiques d'avance, pour les tirages. J'avoue que j'ai un peu exagéré quand il m'a confié sa clé. J'étais tellement gênée et émue que je lui ai parlé avec un tantinet d'insolence. Il faut dire que c'est

comme un jeu entre nous. Il fronce les sourcils et je hausse le ton. Cette fois-là, je lui ai demandé s'il croyait que j'allais épousseter son matériel parce qu'il avait la bonté de me passer sa clé. Je sais bien qu'il aime que je lui parle comme cela. Il fait semblant de le prendre de haut et ne peut s'empêcher de sourire en même temps. C'est le genre de bonhomme qui adore qu'on lui tienne tête et qu'on le rabroue. Il m'a déjà dit que je ne manquais « ni de mordant ni d'insolence », « un vrai bonheur », a-t-il même ajouté, une fois seulement, il est vrai, et je ne suis pas près de l'oublier. Mais être le mari de la directrice l'oblige sûrement à se montrer plus sérieux qu'il ne l'est. Je le connais un peu maintenant, nos confidences au labo et cette complicité dans nos joutes verbales nous ont beaucoup appris l'un de l'autre. Je sais que c'est un homme facétieux qui a plaisir à la provocation et aux rires joyeux.

Je sais aussi qu'il est d'une sensibilité extrême aux injustices et aux inégalités. Tout le monde ici a entendu dire qu'il est un fervent syndicaliste espérant qu'un jour le monde changera et que les richesses seront réparties pour le bien-être de tous. Les élèves se moquent un peu de ses idéaux, dans son dos, tout en ayant une franche admiration pour lui. Il milite

avec assez d'ardeur pour nous impressionner. Depuis son retour du front, il s'occupe de l'association qui fait exister la maison de Sèvres. C'est le gouvernement en place qui finance l'école et c'est lui, Pingouin, le syndicaliste, qui doit rendre des comptes tout en restant très discret sur ses activités et les convictions qui les habitent, lui mais aussi sa femme. C'est un travail administratif qu'il fait consciencieusement, dans le souci de protéger cette école des politiques et du conflit extérieur. Je sais pertinemment qu'il fait partie d'un réseau de résistance, émanation directe de son syndicat, même s'il n'en parle jamais ouvertement. J'ai saisi suffisamment d'allusions pour le comprendre. Le labo est un lieu où l'obscurité laisse deviner les vérités. Et nous avons une proximité tous les deux qui me laisse imaginer qu'il est très actif en dehors de l'école. C'est un homme de paix, mais cette guerre l'a emporté et il est entré dans l'ombre, cette ombre qu'il cherche dans les plis de la lumière, photographie dans l'âme même s'il ne photographie plus depuis pas mal de temps. Il doit savoir qu'avec moi les images trouveront leur chemin, et c'est presque rassurant pour lui. Il peut ainsi faire sa part de travail dans cette guerre, avec la conviction que rien ne disparaîtra, grâce à mon œil et à mon envie d'accueillir les images.

Sarah et Jeannot sont en pleine discussion au réfectoire, où je les ai rejoints. Il paraît que Pétain a fait voter une nouvelle loi sur le statut des juifs ces derniers jours ; on leur interdit un peu plus encore de vivre dignement et cela devient sacrément inquiétant, pérore Sarah. Comme moi et comme bon nombre d'élèves de l'école, Sarah est juive. Ses parents l'ont inscrite dans cette Maison des enfants parce qu'ils savaient qu'ici on nous protégerait, sans nous rejeter ni nous mépriser. Ils ont disparu depuis ; mes parents non plus ne donnent plus signe de vie depuis des mois. Je n'ai pas envie de parler de tout cela, je préfère me tenir loin de ces pensées, sinon je sais que je pourrais bien m'effondrer. Je m'interdis d'être faible, j'ai trop peur de ma peur. Et puis j'ai faim, tellement, si souvent faim que ça me met, je

crois, dans une sorte de tension, du côté de la vie. Pas question de fléchir. Tenir et tenir bon. Et puis, là, tout de suite, il faut que je raconte à Sarah et à Jeannot ce que j'ai découvert ce matin, derrière les buissons d'azalées, alors que je cherchais désespérément un peu d'ombre pour faire quelques prises de vue.

– Maurice et Marianne étaient en pleine discussion, je les voyais gigoter, ils avaient l'air de se disputer, jusqu'au moment où Maurice s'est penché vers Marianne et l'a embrassée ! Marianne s'est non seulement laissé faire mais a agrippé le Maurice et en a remis une deuxième couche...

J'ai tout vu et j'en ai encore un paquet à raconter sur cette nouvelle histoire d'amour, d'autant plus que cela permet à Sarah d'oublier un moment les drames du dehors et d'arrêter d'en parler. S'il le faut, je suis même capable d'en rajouter un peu.

– Marianne avait pourtant juré que jamais elle ne sortirait avec ce crâneur, mais elle est du genre à...

Mes amis n'hésitent pas une seconde à changer leur sujet de conversation contre les derniers potins, tout en mangeant leur purée de rutabagas au réfectoire. On racle tous nos assiettes, espérant grappiller ainsi encore un peu à manger. Aucune chance

d'avoir une deuxième tournée, les temps sont durs, nous a annoncé l'économe il y a quelques mois. Il se débrouille comme il peut, avec la cuisinière, pour faire des prodiges avec des épiluchures, mais les miracles de ce genre ont des limites et on l'a bien compris : nos estomacs gargouillent de concert, souvent bruyamment, même si personne ne se plaint à haute voix, sauf peut-être parfois les nouveaux ou les plus petits.

À deux heures moins cinq, nous partons tous les trois en salle bleue où notre classe se réunit pour décider de l'organisation de la semaine. Il faut dire que cette Maison des enfants est un endroit très spécial. C'est bien une école, avec de vrais instituteurs et professeurs, une directrice et un mari directeur, sauf qu'ici rien ne ressemble à l'école. Ce sont les élèves qui s'organisent pour les classes, les enseignants ne nous font pas de cours mais nous apprennent à chercher dans les livres, à faire des interviews, à scruter le ciel, à observer les oiseaux, à compter toutes les sortes de nuages. Pas de cours de calcul, d'histoire, de français. Ce sont les élèves qui vont chercher et découvrir ce qu'ils ont à savoir du monde. Ce sont eux qui font des exposés à leurs camarades, eux qui

construisent des maquettes ou dessinent des cartes de géographie. Ce sont eux qui écrivent des articles dans le journal de l'école, *Voile au vent*, l'impriment avec des caractères de plomb ; ce sont eux encore qui décident de sanctionner l'un ou l'autre qui n'a pas respecté le travail de groupe ou bien même l'enseignant qui aurait abusé de sa place d'adulte. Dans cette école, on apprend le mime et puis le théâtre, sans oublier la sculpture et le tissage, la couture...

Cette maison est un haut lieu de la pédagogie nouvelle qui tire sa philosophie des livres de Freinet, Decroly et Montessori, tous de grands penseurs qui se sont interrogés sur l'école. Je n'ai bien sûr rien lu de tout cela, mais la directrice nous a bien expliqué d'où venaient ces méthodes qui semblent un peu étranges au début, voire inquiétantes pour les parents qui laissent leurs enfants en pension. La Maison des enfants est le croisement de toutes ces réflexions et de ces rêves de vie meilleure, et la dirlo n'en est pas peu fière. Elle défend bec et ongles ses choix quand des parents lui demandent de traiter leurs enfants selon les bonnes vieilles méthodes d'éducation qui ont, selon eux, fait leurs preuves. J'ai entendu dire par l'économe que la maison est un lieu critiqué par l'Éducation nationale, qui voit d'un

mauvais œil cette pédagogie bizarre. Il paraît que les inspecteurs trouvent que nous avons trop de liberté et que la mixité met en danger la bonne moralité. Mais a priori, à en croire ce qui se passe ici, cela ne fait pas peur à Goéland, la directrice, qui n'en fait qu'à sa tête et adore l'idée de voler à contre-vent.

Je me suis retrouvée dans cet univers, il y a quelques mois, et j'ose encore à peine croire ce qui m'arrive. Tout est incroyable ici. J'ai vraiment souffert de mes premières années d'écolière parisienne, rabrouée par les maîtres qui me trouvaient tous trop bavarde ou trop brouillonne ou pas assez rigoureuse. Pas un qui m'ait trouvé du talent ou même un brin d'intelligence. Mes cahiers ont toujours été gribouillés, à l'encre rouge, de mots durs : « *Sale, cochonne, ni fait ni à faire.* » Ici, personne ne m'a jamais écrit ou dit ce genre de mots. Au début, j'étais complètement déboussolée dans ce lieu où chacun est responsable de son travail. Tout ce que chacun fait a une incidence sur les autres, et ça a été un sentiment très nouveau pour moi que de penser que je pouvais intéresser quelqu'un avec mon travail. J'ai de temps en temps encore quelques vieux réflexes : faire la tête ou m'énerver contre l'ordre établi en râlant après le monde entier. Pourtant, ici, on ne peut pas parler

d'autorité comme je l'ai connue à la communale. Pas de maître qui intime le silence ou meurtrit avec des petites humiliations perverses, pas de maîtresse qui exige quoi que ce soit. Quand je suis arrivée, je trouvais tout cela tellement bizarre que je me méfiais, je cherchais la faille et tentais de me heurter aux adultes, en les accusant de me brimer ou bien de m'empêcher d'être moi-même. Nulle part ailleurs je n'aurais pu dire et je n'ai dit ce genre de chose, et il m'a fallu un moment pour m'en rendre compte. C'est ça aussi ma liberté : bougonner et m'emporter, même si je m'en mords le plus souvent les lèvres chaque fois trop tard. Je me rattrape comme je peux, en travaillant deux fois plus ou bien en proposant aux institutrices de faire quelques portraits d'elles dans le parc. Ça marche à tous les coups : être la photographe en titre de l'école me donne une belle marge de manœuvre, dans laquelle je me sens libre et forte.

La bibliothèque est immense et regorge de livres anciens et modernes. La bibliothécaire, qu'on surnomme Abeille, surveille sa ruche, guide les hésitants, conseille les curieux, sollicite les timides et rôle après ceux qui viennent papoter à l'ombre des étagères. J'aime bien cette femme un peu bourrue et

tellement savante. Je passe pas mal de temps, comme la plupart des élèves, à fouiller et à prendre des notes dans les ouvrages qu'Abeille recouvre patiemment d'un papier de soie transparent, l'œil alerte sur toutes les tables, prompte à voler au secours de l'un ou de voler dans les plumes d'un autre. J'ai fait plus d'une photo sans qu'elle s'en aperçoive, où elle fronce les sourcils ou bien tend la main vers l'un d'entre nous.

La bibliothèque est sans doute le lieu le plus organisé du château et la pièce en meilleur état: pas de peinture qui s'écaille, puisque les livres cachent chaque millimètre des murs, un parquet recouvert de tapis d'Orient, donc pas de lames fendues ou bien manquantes, à moins que les tapis ne dissimulent quelques trous sans que personne n'en sache rien. Des tables et des chaises en bois assorties, alors qu'ailleurs tout est de bric et de broc. Manifestement, c'est la seule pièce digne d'un château. Tout ailleurs est à peu près: à peu près droit, à peu près utilisable, à peu près peint, à peu près récupérable, à peu près confortable. Le pire endroit est sans doute la cuisine, qui ressemble davantage à une souillarde du Moyen Âge – terre battue, casseroles accrochées à la va-comme-je-te-pousse, poêles cabossées comme si elles avaient servi dans une bataille rangée, placards

aux battants ballants, la porte du garde-manger mangée par les vers...

Le «château» en a l'allure extérieure mais au-dedans, si l'on excepte la bibliothèque, c'est plutôt un vieux manoir déglingué qui n'impressionne plus celui qui en a franchi les portes.

En un rien de temps, je me suis retrouvée responsable du club photo. J'ai tôt fait d'apprendre avec Pingouin comment passer, dans le noir absolu, le film de la grosse bobine à la petite bobine de 35 millimètres, comment développer puis tirer des photos. Je sais que j'ai encore tout à découvrir mais cela ne m'empêche pas de m'occuper de mon club avec fougue. J'ai envie de transmettre tout ce que je sais. En neuf mois, j'ai déjà fait des adeptes au travail de labo en leur apprenant, en plus, les rudiments de la prise de vue. J'ai même fait une conférence devant plusieurs classes et je leur ai présenté, à cette occasion, quelques images des photographes rencontrés aux détours de mes recherches, le grand Man Ray et son *Violon d'Ingres*, Manuel Alvarez Bravo et sa «parabole optique», Edward Weston et ses étranges tirages... J'ai adoré chercher, trouver et raconter toutes ces histoires aux autres. Quand

j'ai éteint le projecteur et rallumé la lumière, la classe a applaudi, et Pingouin, qui n'aurait raté mon exposé pour rien au monde (selon ses propres mots), a pris la parole pour dire que j'avais fait là un travail remarquable. Quand je pense qu'avant d'arriver à la maison de Sèvres les maîtres me prenaient pour une fille médiocre, et l'écrivaient sans scrupule dans mes carnets de notes... Je me souviens que cela faisait bouillir de rage mon père; il perdait toute mesure quand il lisait ces mots qui le blessaient peut-être encore plus que moi. Je m'étais faite à l'idée d'être une fille sans grande intelligence et sans aucun talent pour apprendre, alors qu'il m'avait toujours traitée comme une princesse brillante et spirituelle.

Depuis cet exposé, Pingouin me laisse de plus en plus seule, en me rappelant qu'on n'apprend jamais mieux qu'en expérimentant soi-même. Le tirage m'a déjà réservé quelques mauvaises surprises – trop de noir, trop de blanc, des taches ou des pâtés sur des visages –, mais je crois bien qu'avec le temps je saurai faire quelque chose de toutes mes erreurs. Je m'accroche et passe au labo plus de temps que de raison. C'est en tout cas ce que pensent Sarah et Jeannot, qui s'impatientent parfois de mes absences. Je me suis habituée aux gestes précis, à compter mes

pas dans le noir pour ne pas heurter les murs ni les bacs de produits chimiques.

En neuf mois, j'ai beaucoup appris et j'ai découvert tant de choses nouvelles que je parviens, le plus souvent, à reléguer en fin de journée, au fond de moi, mon inquiétude et ma terreur. La guerre est là et bien là, je n'en suis pas dupe, mes parents ne m'envoient plus rien depuis quatre mois, on parle de rafles de juifs envoyés dans des camps de travail en Allemagne. Pingouin me raconte parfois, dans le noir, ce qu'il entend çà et là, à l'extérieur de l'école. Il ne se rend pas compte que je me mords les lèvres pour qu'il ne m'entende pas renifler.

Je m'en veux tellement... si je n'avais pas été aussi odieuse et insouciante, «mademoiselle Grincheuse», m'appelait si souvent maman en se moquant de moi, toujours gentiment pourtant. Maman...

Ne pas penser, ne pas évoquer les souvenirs, le timbre de sa voix, sa caresse sur ma joue. Ne pas se rappeler la dernière fois où je lui ai dit au revoir, pressée de la voir partir. Si je me laisse aller à y penser, je ne tiendrai pas le coup, je le sais, je le sens. Je me souviens du premier jour, quand mes parents m'ont accompagnée, en me disant qu'ici je serais en sécurité et qu'ils préféreraient me savoir là que dans

leurs jambes dans ces moments difficiles. Je me souviens de la première fois où j'ai vu ce château, moi qui n'avais vécu que dans de vieux appartements de guingois du Marais, jamais très loin de République. J'avais cru entrer dans un nouveau monde, celui du luxe et de la volupté baudelairienne. J'avais vite déchanté pourtant, quand j'avais vu l'état dudit château et la maigre pitance quotidienne. Je me souviens de mon premier contact avec la directrice, son chapeau un peu ridicule sur la tête et son air faussement sévère. La visite de ma chambre, « pas un dortoir », avait insisté Goéland, une chambre. « Ici, avait-elle ajouté, c'est un lieu de vie, et une école, une drôle d'école, c'est vrai, un peu particulière, mais pas une colonie de vacances où on dort dans des dortoirs ; ici, ce sera ta maison, c'est la Maison des enfants. » À ce moment-là, j'avais compris que, sous cet air rude et sec, cette femme cachait un paquet d'amour. Je me souviens de mon plaisir quand j'ai vu ce grand parc, ces arbres centenaires qui m'ont ramenée à la cour de l'école communale, aux quatre misérables tilleuls et baraquements de bois, aux toilettes qui ne fermaient pas et à leurs portes trop courtes qui laissaient dépasser les pieds par en dessous. Je détestais ces toilettes froides et si peu intimes. Dans le parc,

alors que je faisais le tour du propriétaire avec mes parents et la directrice, des jeunes sautaient, dansaient, jouaient sous les arbres, dans l'herbe, et j'ai vite senti que je me plairais dans ce lieu qui semblait si éloigné de la guerre et du bruit de la mort. Goéland expliquait à mes parents comment fonctionnait l'école et je sentais ma mère absente à ces mots ; je comprends seulement maintenant pourquoi. Je me souviens comme je me suis séparée de papa et maman, pressée de les voir partir, alors qu'eux me serraient dans leurs bras avec cette force que je saisis aujourd'hui : la peur de ne jamais revenir. Mes parents savaient déjà ce que signifiaient le manque et l'absence. J'étais trop impatiente, trop insouciante aussi pour me rendre compte qu'ils me disaient peut-être adieu à ce moment-là. Je n'avais rien compris et les avais vus partir avec soulagement.

Oublier ces derniers moments, cette arrivée et tout ce qui précède. Oublier et me lancer à corps perdu dans cette vie nouvelle, en enfouissant cette colère contre le monde entier, contre moi-même en vérité, contre la guerre, contre le silence, pour ne pas me laisser gagner par le désespoir. Pousser cette tristesse au fond de mon ventre et courir après les images, chercher celle qui un jour peut-être me

rendra célèbre. Parce que je rêve de devenir une grande reporter sillonnant le monde, partant sur les glaciers, comme ce Paul-Émile Victor qui est venu faire plusieurs conférences à l'école, ou comme ces Américains qui ont immortalisé des ouvriers de l'industrie automobile à la sortie des usines. Je me sens l'âme d'une voyageuse et j'espère bien un jour devenir une grande photographe, journaliste, écrivain, une femme pas comme les autres. Une femme qui ne fuira jamais mais sera au contraire toujours sur le pont, aux premières loges, sans jamais connaître la peur, cette sale trouille qui me mine toutes les nuits. Je rêve que je retrouverai mes parents et je rêve de tirer leur portrait, les plus beaux portraits que jamais je n'aurai encore fait.

Pas le temps de geindre, pas le temps de m'écouter trop longtemps, j'ai trop de choses à faire, j'ai trop d'appétit pour tout ce qui me submerge depuis que je suis arrivée dans cette maison de Sèvres ; m'ancrer dans le présent, ne pas ressasser cette fichue tristesse, m'accrocher aux instants de tendresse, aux images qui s'inscrivent sur papier, m'imaginer un avenir où la guerre n'aura plus cours. Imaginer le jour où je retrouverai maman, papa et où je leur montrerai mes photos, où ils sauront comme ils peuvent être

fiers de moi, où ils me pardonneront d'avoir été tellement pressée de les voir partir.

En fin de journée, Sarah et Jeannot, après avoir goûté mes potins, n'ont pu s'empêcher de me raconter leurs aventures. J'ai réussi à les détourner de leur conversation à midi, mais cette fois je n'y échapperai pas. Sarah a décidé d'écrire coûte que coûte un article pour s'insurger contre cette nouvelle loi sur les juifs, dans la *Voile au vent* mais elle est certaine de subir la censure du groupe d'élèves responsables du journal et des enseignants, sans parler de Goéland qui va ruer dans les brancards si elle a vent de l'écriture de cet article avant publication. Elle a bien compris que la directrice met tout en œuvre pour qu'on ne fasse pas trop de bruit sur ce qui se passe au-dehors, et cela l'agace vraiment. Sarah enrage de cette injustice et le ton de sa voix ne laisse aucun doute à ce sujet. Elle a clamé haut et fort à qui a bien voulu l'entendre qu'elle allait écrire un article détonant, sans pour autant laisser à qui que ce soit la possibilité de lui répondre. Elle n'est prête à écouter personne, sauf Jeannot qui, de toute façon et comme d'habitude, est d'accord avec tout ce qu'elle dit : il la trouve merveilleusement intelligente, belle et drôle ;

amoureux comme il est, elle pourrait bien proposer une manifestation anti-vichyste dans les rues de Sèvres, qu'il la suivrait, la fleur à la boutonnière. Mais les sorties sont interdites, et s'il y a bien une chose qui rend Goéland redoutable, c'est que l'un de nous approche de la grille et regarde au-dehors. Même moi, je ne m'y risque pas. J'ai beau avoir une grande bouche et des mots acérés, je sais aussi que le moindre pas dans le monde extérieur est un danger pour nous, Sarah ou bien moi, avec le prénom et le nom de famille que nous portons l'une et l'autre. Les Lévi et les Cohen ne font pas long feu dans cette France où l'antisémitisme n'est même plus une honte. J'ai bien tenté de mettre en garde Sarah : son histoire d'article ne me dit rien qui vaille et je crois qu'elle ferait mieux d'éviter le sujet pour éviter les ennuis. Mais seule contre eux deux, je ne fais pas le poids ; je baisse les bras et la voix rapidement. Les deux idiots s'enivrent de leur colère, et ça m'agace terriblement.

Il fait faim mais il n'est pas question de goûter ici. La Maison des enfants subit les restrictions, et les tickets d'alimentation, ces drôles de petits timbres qui n'ont l'air de rien, ces bouts de papier sans valeur, nous laissent bien souvent l'estomac dans les talons et la rage au cœur.

Sarah a entendu sur la radio de Taupe – petit surnom de Mme Michon, cuisinière qui vient chaque jour mettre la main à la pâte à pain – que le gouvernement de Vichy avait ouvert un camp à Drancy et qu'ils y enfermaient les juifs. Elle nous le répète à Jeannot et à moi, et j'ai peine à en croire mes oreilles :

– Non, ce ne sont pas les nazis, ce sont les Français qui s'occupent de ce camp, vous avez bien entendu, les Français! Ces suppôts du Maréchal, notre police tout entière! À la radio, le commentateur a parlé d'une sorte de bâtiment en forme de fer à cheval, une sorte de grand U, il a évoqué des barbelés qui ferment ce U et des miradors où des policiers tendent leur fusil vers l'intérieur, il a même prononcé le mot «mâchefer», paraît que c'est un truc qui couvre le sol...

Je n'avais jamais entendu ce mot, je l'ai noté discrètement dans le creux de ma main en me jurant d'aller en chercher la définition à la bibliothèque. Mâchefer... ce mot a des sonorités barbares et je crains de trouver une signification à la hauteur de ma peur. Sarah est d'autant plus bouleversée par ce qu'elle a entendu sur cette radio interdite que Taupe écoute tout doucement, dans la cuisine, le

soir, en faisant la vaisselle, qu'elle imagine peut-être ses parents là-bas, au milieu de centaines d'autres personnes; peut-être même qu'ils y sont avec mes parents à moi.

Que pouvons-nous faire, nous demande-t-elle à Jeannot et à moi, comment peut-on sauver tous ces gens, d'ici, en vivant dans ce cocon où rien ne se passe, où la vie continue comme si de rien n'était? Que fait-elle là, elle qui est juive, alors que sa place devrait être auprès des siens? Je n'ose laisser ces questions arriver jusqu'à mon cerveau tant elles font mal.

C'est à ce moment précis, alors que je me demande si Sarah n'a pas raison de vouloir écrire cet article, pour tout révéler, tout ce qu'elle a entendu en cachette, que Jeannot nous attrape les mains, nous tire vers lui et, sans crier gare, nous fait dévaler les escaliers. Il court, et Sarah et moi sommes emportées par sa course soudaine. Jeannot n'a aucun mot pour nous rassurer, il peut juste courir et nous attirer avec lui dans le parc, et courir encore pour que Sarah et moi, essouffées, ne pensions plus qu'à nos corps, dans cet instant-là, avec lui. Nous nous laissons faire, nous cavalcions; nos jambes en colère, comme chaque parcelle de nous-mêmes, s'emballent

et semblent vouloir rattraper le temps, celui d'avant, quand nous vivions dans des appartements avec nos parents, les petits déjeuners, mon père et son père, le journal ouvert pour cacher leurs sourires de nous voir si décoiffées et les yeux encore collés, ou que nos mères éteignaient toute lumière les soirs de shabbat en n'oubliant jamais de nous dire comme nous étions belles. Nous traversons le parc à toute allure et nous arrêtons d'un coup, essoufflés entre rires et larmes, épuisés, vidés de tous ces mots qui cognaient si fort, il y a pourtant quelques minutes à peine. Le groupe de danseuses que je voulais photographier à midi chahute derrière les noyers, et me reprend l'envie de les photographier. Je remonte dans ma chambre après avoir retrouvé mon souffle, récupère mon Rollei et reviens au petit trot vers le groupe des filles, laissant mes deux acolytes rouler dans l'herbe en riant.

Je leur ai promis une photo pour l'affiche du spectacle qu'elles préparent. Plusieurs jours déjà que je traque le bon cliché, mais rien ne vient. Cela m'arrive souvent; dans ces cas-là, je tourne et vire, change de point de vue, me baisse ou au contraire monte sur une chaise et j'attends que l'image s'impose d'elle-même. J'ai lu quelque part que les images

existent et qu'il faut les découvrir, et cette idée-là me trotte dans la tête. Je suis de plus en plus convaincue que je ne suis qu'un instrument qui doit mettre au monde certaines images. Un instrument dans la main de qui ? J'ai beau être de famille juive, mes parents ne sont pas très pratiquants et je n'ai jamais vraiment cru qu'un Dieu guidait les vies de chacun. J'y crois même de moins en moins à vrai dire. Mes parents se prêtent au plaisir de quelques fêtes, Hanoukka, la fête des bougies, tellement poétique dans la nuit d'hiver, et aussi Yom Kippour, qui reste une belle occasion de manger un couscous et de boire du lait fermenté. Quelques shabbats, de temps en temps, comme pour ne pas oublier nos origines. À part ça, je ne connais pas grand-chose de ce que tout le monde croit être ma religion, et j'ai d'autant plus de mal à comprendre qu'on me considère comme juive alors que je n'ai jamais eu l'impression d'appartenir à cette communauté plutôt qu'à une autre.

La lumière jaune de la fin de journée est celle que je préfère, et pour rien au monde je ne veux rater cet instant qui rend l'univers tellement fragile et en même temps tellement lumineux. Ce moment de la brune, le crépuscule. Les danseuses finissent par m'oublier, répètent en riant quelques mouve-

ments du ballet. Lassées de toute cette concentration nécessaire pour chercher les pas, sans même avoir de musique pour les porter, elles se mettent à faire les folles, avec une grâce troublante. J'aimerais moi aussi sauter au ciel, faire le grand écart en discutant, ou bien la roue en chantant, comme cette bande de filles-papillons ; au lieu de cela, je me sais maladroite, et cette foutue poitrine qui semble ne pas vouloir s'arrêter de grossir me gêne dans les gestes pourtant les plus simples.

Ana et Graziella tiennent à bout de bras Éléonore, l'une les deux bras levés, juste à l'embrasure de la poitrine, alors que l'autre soutient la jambe gauche d'Éléonore. Celle-ci lève sa jambe droite, pointe de pieds tirée en arrière, à l'horizontale, et en riant redresse la tête, regardant droit devant elle. De la tête aux pieds elle est à la fois ligne d'horizon et dans l'envol. C'est juste à ce moment que je déclenche, et, j'en suis sûre cette fois, cette photo va être la bonne. Cela ne m'arrive pas si souvent de connaître ce sentiment. C'est certain, ce cliché ne pourra pas servir d'affiche, mais j'ai mieux, ce que je cherche depuis plusieurs jours – à moins que l'image ne m'ait cherchée et trouvée, moi ?

La nuit approche, Sarah et Jeannot roulent encore

dans l'herbe, leurs respirations mêlées, leurs rires déployés. J'observe un instant Jeannot dans le halo du soir et reste une seconde hésitante. Le prendre en photo, dans ce moment d'oubli de lui-même ? Jeannot me plaît plus qu'un ami, je dois l'avouer, mais il est davantage sensible au charme de Sarah qu'au mien. Je le comprends, Sarah est une fille tellement extraordinaire. Si j'étais un garçon, c'est elle que je choisirais, pas moi ! Mais au diable tout cela, nous sommes soudés, tous les trois, j'en ai la preuve chaque jour et c'est ce qui importe le plus. Pas si simple de se faire des amis, aussi drôles, aussi proches, des amis intimes. Dehors, je n'ai jamais connu cela. J'ai laissé quelques copines dans mon quartier et à l'école, mais personne n'a compté autant que ces deux-là pour moi et je sais à quel point nous avons besoin les uns des autres, alors que nous sommes enfermés dans cet endroit qui, s'il a beau être magique, est pourtant une sorte de prison dont on ne peut sortir à sa guise. Une prison qui nous coupe du monde et de nos familles. Je n'aime pas parler de tout cela ; Sarah m'énerve quand elle commence à entrer dans ce discours, mais, même si je veux y échapper, il n'en reste pas moins vrai que nous sommes dans un monde à part, qui nous coupe

de la vraie vie. Sarah a besoin d'en parler, d'évoquer la résistance, sa haine des nazis, sa peur de l'avenir.

Moi, j'aime mieux fuir ces conversations. Non pas que je n'y pense pas, mais je voudrais tellement croire à la poésie, à la beauté du monde, échapper à sa folie, et puis oublier comme j'ai été soulagée de voir partir papa, maman. Je voudrais pouvoir rêver. Pas les rêves de la nuit, ceux-là, je les connais trop bien, et je tente de leur échapper, au moins tant que la lumière du soleil ou des ampoules électriques éclairent la chambre. Je crains les cauchemars qui me submergent, me réveillent en nage, en pleurs souvent, et me font crier si fort que je réveille Sarah qui dort juste en dessous de moi, dans le lit d'en bas, mais aussi les deux autres filles de la chambrée, qui sont bien moins compréhensives qu'elle.

Sarah connaît cette faille et accepte de respecter ce besoin de silence que j'ai parfois. Il faut dire aussi qu'elle se laisse facilement gagner par mes potins, mes envies de rire, les petites indiscretions que je soulève à force de me balader partout avec mon appareil photo. Je débusque toutes sortes d'histoires qui sont délicieuses à croquer, et même à savourer en ces temps de gros appétits pas rassasiés. Quant à Jeannot, il est toujours prêt à nous embarquer

dans des ailleurs quand il nous sent tristes ou sur le chemin de l'être. Il en connaît tellement sur l'histoire de France et du monde qu'il peut nous tenir en haleine des heures et des jours, autant en nous racontant la vie des Égyptiens dans l'Antiquité que les histoires de Gavroche dans les rues de Paris ou la vie des paysans sous Louis XVI. C'est un puits de connaissances et aussi un vrai clown. Il est capable d'imiter tous les enseignants, Goéland en tête : il mime son air pincé et s'affuble de feuilles qui prennent l'allure des chapeaux de la directrice, il fronce les yeux comme elle le fait avant de piquer une colère – la pédagogie nouvelle n'empêche pas Goéland d'avoir un sale caractère. Il pastiche aussi le Maréchal qui scande Travail, Famille et Patrie avec cette solennité paternelle propre au vieux bonhomme, et il couine comme Mickey Mouse en mâchant des mots américains qu'il invente, et qui semblent mieux que du vrai english. Il fait aussi des acrobaties en s'accrochant aux branches comme Tarzan, sans omettre bien sûr de lancer le cri de l'homme-animal dans le parc du château. Il n'est pas contrariant, nous admire toutes les deux et sait toujours quand il est temps de nous faire rire et de nous aider à oublier nos tristesses. Nous formons un sacré

trio et nous passons plus de temps à nous inventer des projets et à glousser qu'à nous morfondre sur la vie, même si nous sommes bien souvent rattrapés, malgré nous, malgré la force de Jeannot, par l'Histoire qui se joue au-dehors.

Bientôt l'heure du dîner, nous sommes tous les trois ce soir de service ; nous n'hésitons jamais à nous inscrire à cette tâche ensemble, c'est presque un moment de jeu que de dresser le couvert et d'apporter les marmites chaudes de soupe sur les tables. C'est comme un avant-goût du repas, un temps volé à l'attente. Ce soir, pourtant, je suis trop impatiente de passer au labo pour développer le film que je viens de finir.

Le labo est un peu archaïque, comme tout dans ce château, mais c'est mon monde à moi, surtout depuis que Pingouin me laisse me débrouiller seule. Je m'en occupe, j'y fais le ménage, garde les clés sur moi pour qu'aucun enfant n'aille toucher aux produits chimiques qui peuvent se révéler dangereux, Pingouin me le serine assez souvent. Combien de fois lui ai-je répondu : « Ça va, vous me l'avez déjà dit mille fois, je ne suis pas complètement idiote ! » Quand j'y pense, ça me fait sourire toute seule. Je vois bien que Pingouin se retient de rire de mon

impertinence ; je le soupçonne même de le répéter si souvent pour avoir le plaisir de m'entendre râler contre lui, comme un charretier.

Le labo est construit autour d'une vieille baignoire démodée et surtout ébréchée sur laquelle repose une planche de bois qui sert de plan de travail où sont posées les cuves. Pas de fenêtre, ce qui évite toute source de lumière, et une petite armoire dans laquelle sont rangés les produits en cours d'utilisation : les sels du révélateur négatif, l'acide acétique du bain d'arrêt, les sels du fixatif et une bouteille d'agent mouillant, pour que le film sèche correctement, et, bien sûr, quelques paquets de papier à différents formats. Je n'avais pas idée de l'existence de ces produits, il y a un an. Je les manie pourtant aujourd'hui comme si je les connaissais depuis toujours, même si je fais, c'est vrai, encore quelques erreurs, qui m'intéressent peut-être autant que ce que je réussis du premier coup. L'erreur, en photo, est la meilleure façon de retenir les choses, mais surtout de créer des images surprenantes, parfois très belles. Certains photographes excellent dans cet art, comme les Américains Frank Eugene ou Richard White. Leurs ratages deviennent poésie, tableaux, œuvres d'art à part entière. Il émane de

ces tirages une étrangeté bouleversante. J'adore ces ambiances et je ne désespère pas de savoir en fabriquer un jour.

L'ancienne armoire à pharmacie accueille les films au séchage, je la nettoie avec un soin tout particulier pour que la poussière ne s'y loge pas. L'agrandisseur a été bricolé à partir d'un ancien appareil photo ; il n'a rien de moderne mais remplit son office avec rigueur et simplicité. De toute façon, je n'ai jamais rien connu d'autre, sauf sur des magazines que m'a prêtés Pingouin, et je trouve, pour l'instant en tout cas, ce matériel parfait.

J'ai demandé une faveur à Sarah et Jeannot : m'accorder une petite heure pour que j'aille développer mon négatif. Sarah a froncé les sourcils, Jeannot a imité Goéland ronchonnant et nous nous sommes pris un fou rire. Je me suis sauvée au labo, titillée à l'idée de voir le négatif où peut-être ma plus belle photo va s'inscrire à l'envers, dès ce soir.

Glisser le film de la bobine sur une sorte de petit tambour, dans l'obscurité. C'est devenu un jeu d'enfant que de trouver l'extrémité du film, puis le bon rythme dans un mouvement d'avant en arrière pour que la pellicule s'enroule dans les petites rainures de la spire. Une fois le film placé, je me débrouille

pour avoir de l'eau à vingt degrés, ce qui n'est pas toujours simple, en fonction du temps.

Quand je n'arrive pas à la bonne température, que je vérifie avec le thermomètre à confiture que l'économe cherche partout depuis des mois, je laisse le film un peu plus longtemps à tremper dans le révélateur. C'est Pingouin qui m'a donné tous ces petits trucs et, à chaque passage, j'affine ma pratique. Je prends bien soin de noter tout ce que je découvre pour mémoriser mes progrès et éviter de refaire les mêmes erreurs ou bien au contraire pour les refaire, en toute conscience. Je garde sur moi ce petit carnet bleu tout le temps, au cas où j'aurais un jour une idée extraordinaire.

Ce soir, coup de chance, la température atteint les vingt degrés en un rien de temps. Tout semble vouloir se passer au mieux. D'un bain à l'autre, après avoir remué avec une tige de métal les différentes mixtures, je finis par laver le film encore engoncé dans la spire, sous le robinet de la baignoire. Enfin, mettre à sécher la pellicule que j'ai dégagée avec délicatesse de sa gangue ; la gélatine est en effet à ce moment-là très fragile et la moindre rayure annihilerait la qualité des photos. J'accroche avec une pince à linge le film dans l'armoire, à l'abri de la poussière.

Une fois que j'ai fait tout cela, me reste à attendre quelques heures pour être sûre de pouvoir travailler avec un film sec et propre. J'ai quand même eu le temps ce soir de voir les deux danseuses porter à bout de bras leur compagne, et j'ai bien l'impression de ne pas avoir rêvé : la photo pourrait être exceptionnelle. Quant à Jeannot, il a un profil vraiment séduisant sur la toute dernière partie du négatif.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM+

*Salle des pas perdus
De silences et de glace
Au nom de Catherine*

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium+ poche

© 2012, l'école des loisirs, pour la première édition

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2012

ISBN 978-2-211-31024-6